

Selon les époques, la façon dont l'art s'est manifesté dans l'espace public est significative des rapports entre la société, les citoyens et les artistes. Aujourd'hui semblent épuisées les formes d'un art aux valeurs progressistes hérité du passé telles la statuare classique fédératrice autour de la République ou la sculpture moderne émancipatrice pour le citoyen. Comment l'art peut-il encore entrer dans une relation dynamique avec la sphère publique? Les collectivités, friandes d'œuvres monumentales et éphémères s'adressent à des artistes qui ont, certes, les moyens d'endosser ce rôle, mais à quel prix? D'un autre côté, les stratégies moins ostentatoires comme celles de l'artiste infiltré dans l'espace public ou celles de l'anthropologue récolant des témoignages n'en comportent pas moins certains pièges. L'enjeu est de taille, il concerne autant les pouvoirs publics que les artistes mais surtout les citoyens longtemps tenus pour de simples récepteurs passifs. Comment l'art donc, peut-il apparaître à la croisée, ou mieux, à l'initiative de certains désirs des citoyens? Deux initiatives en cours de réalisation dans les quartiers de Valence et de Saint-Fons vont servir de support à la réflexion. Venant d'artistes ou d'habitants, leur intérêt est qu'elles ne cherchent pas à ajouter des œuvres au milieu du béton déjà présent mais plutôt à agir sur les représentations collectives qui stigmatisent les banlieues. Puisque tout à première vue les distingue, il est nécessaire de décrire les artistes, les enjeux et les méthodes afin d'en éclairer quelques aspects et d'en mesurer, le cas échéant, le bénéfice.

À Saint-Fons, Nicolas Boone et Olivier Bosson ont proposé à Anne Giffon-Selle, directrice du centre d'arts plastiques, d'amener les habitants des quartiers à participer au tournage d'un film extravagant. Une fiction dans laquelle l'image d'un monde banlieue est omniprésente:

un *no man's land* hyper animé et multifonctionnel. L'urbanisation des années 1950 rassemble une ville, une campagne, un lieu de villégiature et plus encore. Les barres d'immeubles ne fournissent pas d'autre perspective qu'elles-mêmes, si ce n'est le trop vide qui alterne éternellement avec le trop plein. En deux mots: 200%. D'ailleurs, c'est le titre du film. Des histoires s'entrecroisent à la façon d'un film choral avec une trentaine d'acteurs amateurs recrutés sur place et quelque 500 figurants. Les références choisies ne sont pas anodines, de Bosch à Buñuel en passant par Goya. Les deux co-réalisateurs mettent les pieds dans le plat. Ils ont décidé de puiser leur force esthétique dans une banlieue *foyer de peur/foyer d'énergie*. Conjurant la première, sublimer la seconde. Au passage, la souffrance sociale et l'univers «bagnole» sont traités avec cette même énergie à l'emporte-pièce. Ce programme périlleux s'est déplié à chaque phase de la résidence, depuis les balises posées dans les administrations, centres sociaux et associations jusqu'aux ateliers organisés avec les habitants. Le respect, dont il est souvent question dans le film a été également présent tout au long du tournage qui a pu tenir de la performance publique et libératrice. Les ateliers-casting, la multiplicité des rôles principaux et les nombreuses scènes de foules vont donner à voir une communauté de personnes attachantes et solidaires, sans hiérarchie, ni vedettariat. Cinématographiquement parlant, le respect, c'est aussi 200% dans le jeu des acteurs, 100% soi, 100% le rôle: donc rester soi-même et ne pas être écrasé par le rôle qu'on porte. C'est d'ailleurs ce qui donne au cinéma de Nicolas Boone, aux vidéos de Olivier Bosson cette distance critique vis-à-vis du cinéma, et de la vidéo¹.

L'action *Nouveaux commanditaires* a été initiée par la Fondation de France en 1993. Elle vise à un renouvellement des relations entre la société et ses artistes par le biais de la commande d'œuvres. C'est une innovation de taille qui a depuis essaimé dans plusieurs pays d'Europe. À la place des traditionnelles instances politiques,

Un tel phénomène est sans doute dû à une explication*

Nicolas Boone et Olivier Bosson: résidence au centre d'arts plastiques de Saint-Fons, d'octobre 2009 à juin 2010.

Alejandra Riera: *Enquête sur le/ notre dehors*, association le Mat, habitants de Fontbarlettes à Valence, 2008-2011.



* Dernière phrase de *Les appareils sont populaires parce qu'ils ont des amis*, scénario HTML d'Olivier Bosson, 2008.

1. Le premier est cinéaste et a fait de nombreux films-performances à la manière des free-parties pour libérer le cinéma de son statut d'industrie culturelle aliénante. Le second est performeur et réalisateur, il s'intéresse aux multiples formes de bio-pouvoirs qui forgent nos comportements.

2. L'historique du programme, la diversité des commanditaires et des réalisations sont sur le site: www.nouveauxcommanditaires.eu.

3. Hal Foster, *Le retour du réel*, La Lettre volée, coll. Essais, Bruxelles, 2005, p.213-248.

4. Yona Friedman, *Utopies réalisables (nouvelle édition)*, Éditions de l'éclat, Paris-Tel-Aviv, 2000.

toute personne peut désormais assumer la responsabilité d'une commande d'œuvre à un artiste dans l'intérêt général². Citoyens «commanditaires», artistes, partenaires administratifs et financiers sont réunis par un médiateur qui suit depuis le début le long processus de la commande. Car c'est la négociation et non l'autorité entre les parties qui prévaut. À Valence, la demande vient d'un groupe de personnes concernées par le quartier de Fontbarlettes (habitants, travailleurs sociaux, anciens étudiants et directeur de l'école des beaux-arts) et est portée par l'association le Mat. Coupé du centre ville par une rocade, le quartier tend à être stigmatisé. Il s'agit de tisser une ébauche d'histoire collective à partir d'expériences individuelles, de relire les différentes strates d'occupation historiques et géographiques et de prendre en compte les usages ou non-usages faits de cet espace en mutation. Valérie Cudel, médiatrice pour les *Nouveaux commanditaires* a proposé de travailler avec Alejandra Riera. L'approche de cette artiste prend la forme d'investigations autour de certaines luttes sociales, de la souffrance psychique, de la précarité ou de la condition des femmes. Sa recherche artistique engage la photographie et le film dans leurs rapports à l'écriture et à l'histoire tout en restant très sensible aux histoires individuelles. En résultent des agencements discontinus de photographies et de légendes, de textes et de récits de pratiques. Fruits de multiples collaborations transdisciplinaires, la paternité de ces documents reste résolument floue.

À Fontbarlettes, elle mène depuis 2007 une enquête à plusieurs voies dont le processus se précise à mesure que s'approfondissent les interactions avec les habitants. Partant de longs échanges transcrits puis rediscutés avec les personnes, elle a créé des situations, consigné ses propres réflexions et procédé à un archivage de données iconographiques. Elle puise dans les sciences humaines. Dans le même temps, elle s'en distingue et invente une méthodologie dynamique pour mieux se prémunir des apories d'un art de la collecte instrumentalisant les partici-

pants³. *Enquête sur le/notre dehors (Valence-le-haut)* doit produire *une image de pensée collective du lieu qu'on habite*. «Habiter» devient alors la notion centrale. Mais l'artiste propose de désenclaver nos formes de perceptions habituelles et de multiplier les angles d'approche: elle s'intéresse par exemple à la façon qu'a l'individu d'habiter ou de déjouer les infrastructures imposées. La réflexion, par ailleurs, s'adresse aux habitants du quartier, à l'artiste autant qu'aux médiateurs. Le désenclavement s'est aussi produit à un autre niveau. Alejandra Riera a impliqué les habitants dans le processus même de la commande et de l'élaboration de l'enquête dont ils étaient les sujets. En les conviant à des rencontres, projections de films, marche et, pour certains, aux réunions du groupe de commanditaires, elle a permis une dissolution des rôles habituellement plus clivés dans la commande d'une œuvre publique. Celle-ci, un *film-document*, sera présentée en mars 2011 dans le quartier et divers lieux culturels de Valence.

■

Ces projets artistiques ne visent pas directement une transformation de la société, il est pourtant intéressant de tenter un parallèle entre ce qui s'y joue et les *utopies réalisables* décrites par Yona Friedman dans les années 1970⁴. Il constate que les hommes, insatisfaits d'une situation au sein d'un groupe ont toujours cherché à améliorer leur condition en formulant des utopies. D'après lui beaucoup se sont réalisées. On ne les voit plus car elles sont notre quotidien pendant que les gros ratages de type universalistes cachent la forêt. Il analyse théoriquement les conditions d'émergence, de mutation, de stabilisation ainsi que les causes de ratages. Entre autres, il revient souvent sur les deux principaux facteurs de réussite que sont la petite échelle du groupe et le *feedback* constant à l'intérieur de celui-ci. Ces deux facteurs sont présents dans les méthodes mises en œuvre par les artistes (groupe d'une trentaine de personnes et prise en compte de ce qu'ils impulsent). Pour continuer la comparaison, on peut ensuite parler de configurations peu hiérarchiques et d'une grande importance donnée



B

à chacun. Enfin, l'initiative n'est pas paternaliste selon l'expression de l'architecte utopiste car le profit des changements envisagés va directement à ceux-là même qui sont les acteurs du projet. Mais de quels changements parle-t-on exactement? Avec l'aide des habitants, ces artistes cherchent à renouveler certaines représentations. Se peut-il que ce faisant, la réalité dans laquelle ces personnes évoluent soit elle-même changée? Dans le monde actuel où le média est roi, on est en droit de se demander s'il n'y a pas parfois substitution entre la réalité et ses représentations. Concernant ces quartiers appelés «banlieues», c'est particulièrement le cas du JT qui, chaque soir, orchestre et simplifie des images qui s'incorporent au final à nombre de ses habitants. Si l'on accepte cette idée, on peut également convenir que les œuvres élaborées à Saint-Fons et à Valence opérant également dans le champ de la représentation, contribuent à opposer à ces discours simplificateurs une résistance dont on peut espérer qu'elle s'incorpore, au final, à nombre de ses habitants ■

Nicolas Boone et Olivier Bosson:

- A. Teasing pour la scène *Les retraités font du stop*;
- B. Tournage de la scène *Les retraités font du stop*;
- C. Tournage de la scène *La fête de la voiture*.

Alejandra Riera:

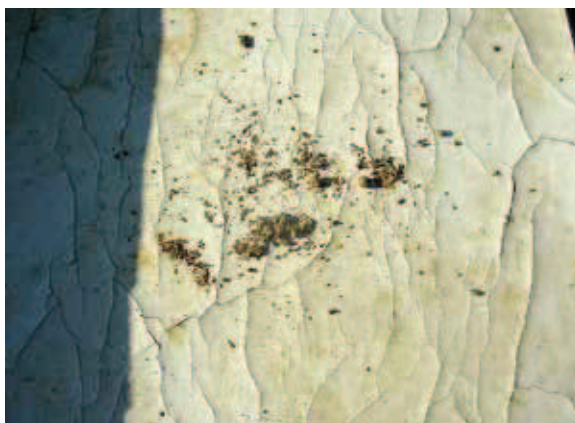
- D. *Pensée collective*, 28 mars 2008;
- E. *Hors Temps, vue partielle, jardin Oasis Rigaud*, 11 août 2008;
- F. *Photographie du centre ville de Valence prise en 2005 par Leon Liu Wenyang étudiant d'origine chinoise, pendant ses études à l'école régionale des beaux-arts de Valence, section arts plastiques.*



C



D



E



F